

Résistance

Kawkab al-Sharq, 25 mars 1933

Elle ne comporte ni violence ni dureté, ni force ni rigueur. Elle est calme et sereine. Beaucoup de gens s'imaginent qu'elle est soumission et abdication — mais quand ils la rencontrent ils la trouvent amère ; quand ils la testent ils la trouvent solide ; quand ils déploient contre elle toute la force dont ils disposent, ils n'en obtiennent rien. Les sourires de cette résistance paisible ne sont pas une manifestation de faiblesse, ni une sorte de contentement, ni un mode de soumission — ils sont une ironie mordante et cuisante qui attire et séduit, jusqu'à ce que le convoiteux qui s'en approche soit perdu, et que celui qui la méprise trouve à ses côtés le venin mortel, et recule d'elle, émoussé et sans espoir.

Qu'elle est belle, cette sérénité calme que les colonisateurs prennent pour de l'abaissement — pour ne trouver que l'honneur dans toute sa plénitude ; que les convoiteux voient comme une reddition — pour ne trouver que le refus dans toute sa plénitude ; et qui est la preuve claire et irréfutable que la révolution n'est pas dans la violence seule, ni dans la sévérité seule, ni dans ce trouble dans lequel l'ordre est brisé, les péchés sont commis, et les bons innocents sont offerts en sacrifice aux méchants coupables. La révolution peut au contraire se composer de tranquillité, de sécurité et de sérénité, autour desquelles l'ennemi tourne sans les atteindre, sans pouvoir s'en approcher — jusqu'à ce que vienne l'heure sérieuse et qu'il apparaisse qu'il a dépensé son effort en vain et gaspillé son temps pour rien.

Combien les poètes et les artistes se sont penchés sur ces sourires enchanteurs qui se dessinent sur les lèvres de certains individus — se moquant des événements, méprisant les malheurs ! Et combien les poètes et les artistes se sont penchés sur ces sourires d'individus — excellent et maîtrisant leur art, montrant aux gens des chefs-d'œuvre immortels. Combien seraient-ils plus dignes de regarder d'autres sourires moqueurs — plus sublimes que ces sourires et plus beaux, plus puissants dans leur impact sur les cœurs, plus profonds dans leur effet sur les âmes — parce que ce sont des sourires qui traduisent la moquerie du peuple envers la puissance des puissants, et le mépris de la nation envers l'autorité des

arrogants.

Dans ces sourires populaires réside la beauté de la patience et de l'endurance, la beauté de l'honneur et de la noblesse d'âme, la beauté de la confiance et de l'espoir — et en eux, par-dessus tout et après tout cela, la beauté de la solidarité sincère et de la coopération à laquelle la faiblesse et l'échec ne trouvent aucun accès.

Combien les poètes et les artistes sont dignes de dépeindre cette moquerie des peuples, et combien les despotes et ceux qui veulent forcer la nation à ce qu'elle n'aime pas, et la saisir par ce qu'elle n'accepte pas, sont dignes eux aussi de regarder ces sourires — peut-être qu'ils éveilleront des leçons dans leurs âmes, peut-être qu'ils rempliront leurs cœurs d'avertissements instructifs, peut-être qu'ils les convaincront qu'humilier des individus peut être faisable, mais qu'humilier une nation est quelque chose qui dépasse tout espoir.

C'est folie que d'y consacrer des efforts, d'y gaspiller du temps, d'y sacrifier l'intelligence et les compétences des hommes politiques, et tout ce qu'ils convoitent de bonne renommée et de large rayonnement.

Qu'ils sont beaux, ces sourires qui se sont dessinés sur les lèvres de l'Égypte depuis que le Premier ministre a pris en charge les responsabilités du gouvernement — ils ne se sont jamais effacés de ces lèvres, ne les ont jamais quittées, n'ont jamais été teintés de froncement, et nulle contrariété ni pâleur n'a altéré leur clarté et leur beauté.

L'Égypte regarda Şidqī Pacha quand il forma son cabinet, comprit ce qu'il voulait, et lui sourit de compassion — l'admonestant et l'avertissant. Mais il interpréta mal ce sourire : il n'y vit ni admonition, ni conseil, ni avertissement — seulement satisfaction, encouragement et acquiescement. Il poursuivit donc son chemin, se durcissant et allant à l'excès dans la dureté, changeant et allant à l'excès dans le changement, remplaçant et s'abîmant dans le remplacement.

Et chaque fois qu'il avançait d'un tronçon sur son chemin, il regardait l'Égypte et voyait le sourire de la compassion et de l'avertissement — n'en comprenant que soumission et abdication, rassemblant ses forces et allant de l'avant avec une insistance redoublée. Et quand sa puissance

crût, il s'imposa au Parlement et le dissout ; à la Constitution et la modifia ; puis aux individus et aux groupes — certains pris par la séduction, d'autres par l'intimidation ; puis à tous les intérêts publics, à travers lesquels la corruption se propagea comme la maladie se propage dans le corps d'un homme sain ; puis à la politique étrangère entre nous et les Anglais, et entre nous et d'autres nations — produisant un composé étrange : en apparence une dignité qui ne trompe personne, en réalité soumission et effondrement ignominieux.

Et chaque fois qu'il avançait d'un ou plusieurs tronçons, il regardait l'Égypte et voyait ce sourire compatissant et moqueur — n'y comprenant ni compassion ni moquerie, jusqu'à ce que son effort atteigne son paroxysme et que son épuisement touche à sa limite. Là — et là seulement, mais après que le temps est passé et que l'effort est gaspillé — il lui apparaît qu'il s'est laissé aveugler par sa vanité sur sa nation : il en a diminué l'importance alors qu'elle est grande, il en a minimisé la stature alors qu'elle est formidable, il la croyait satisfaite alors qu'elle est indignée, il la prenait pour soumise alors qu'elle est farouchement fière.

Là, et là seulement, il regarde devant lui et ne voit qu'un effort dépensé en vain et une force parties pour rien. Il se retourne à droite et à gauche et ne voit pour lui-même aucune issue de cette impasse politique difficile dans laquelle il s'est enlisé. Il s'arrête là où Dieu a voulu qu'il s'arrête — incapable d'avancer parce que la route devant lui est fermée, incapable de reculer parce que la voie derrière lui est coupée. Il est perplexe, ne sachant que faire, ne sachant que dire.

Et ses amis qui l'ont soutenu et appuyé, et ses alliés qui ont fondé leurs espoirs sur lui, qui ont attaché leurs aspirations à lui — ils le regardent, s'approchent de lui, gravitent autour de lui, et lui demandent : Qu'as-tu fait ? Où en es-tu arrivé ? Où sont ces vastes espoirs et ces larges aspirations ? Où en es-tu, et où en sommes-nous, de la réalisation de l'espoir, de la justification de l'attente et du placement de cette nation là où tu voulais la mettre ?

Oui — ils l'interrogent et il ne trouve pas de réponse à leur donner ; ils insistent dans leurs questions et il insiste dans son silence ; ils baissent la tête comme il l'a baissée, se taisent comme il s'est tu, et la perplexité les

saisit comme elle l'a saisi. Et la nation égyptienne est calme et tranquille, sereine et immobile — et sur ses lèvres ce sourire clair et doux-amer sur lequel il ne reste plus aucun doute quant à ce qu'il veut exprimer.

Quoi ? Après trois ans pendant lesquels le soleil ne se lève que sur une force qui s'impose, et ne se couche que sur une machination tramée et un complot préparé — la nation reste-t-elle comme elle était le jour où le Premier ministre s'est levé pour remplacer une vie par une autre, un système par un autre ?

Quoi ? Au début, les chefs de file s'apprêtaient à parler et étaient réduits au silence ; s'apprêtaient à bouger et étaient contraints à l'immobilité ; s'apprêtaient à voyager et étaient renvoyés dans leurs maisons. Et l'on disait : c'est un reste de chaos que la fermeté doit effacer, un excès de trouble que l'ordre doit éliminer. Une année passe et le reste de chaos est toujours là ; une autre année passe et l'excès de trouble est toujours là ; et la troisième année approche de son terme et les choses sont comme elles étaient à la toute première heure.

Les chefs de file ne devraient ni parler, ni bouger, ni voyager — parce que la nation les aime encore, leur fait confiance, se rassemble autour d'eux et répond à leur appel. Et alors, à quoi ont servi toutes les forces dépensées ? À quoi ont servi tous les efforts consacrés ? À quoi ont servi les fonds dilapidés ? À quoi a servi l'abolition d'un système et l'érection d'un autre à sa place ? À quoi a servi la dissolution d'un parlement et l'érection d'un autre à sa place ? À quoi ont servi la séduction et l'intimidation exercées sur les individus et les groupes ? À quoi a servi le rapiéçage du cabinet ? À quoi a servi l'extension des mains des administrateurs sur les gens en ce qui est permis et ce qui ne l'est pas ? À quoi le Premier ministre a-t-il sacrifié sa santé et soumis à l'autorité des médecins ? À quoi tout cela a-t-il servi — étant donné que le noble chef n'a qu'à se déplacer pour que la nation entière se rassemble autour de lui comme au premier jour de la formation du cabinet ; n'a qu'à parler pour que tous les cœurs battent pour lui comme au premier jour de la formation du cabinet ; n'a qu'à appeler pour que la nation entière réponde comme au premier jour de la formation du cabinet ? Et alors à quoi a servi tout cet effort, et à quoi a-t-on sacrifié tout ce temps ?

Une question à laquelle le Premier ministre ne trouve pas de réponse — mais vous en trouvez la réponse, claire et manifeste, mordante et brise-espoirs, dans ce sourire doux-amer : satisfait et indigné à la fois ; obéissant et désespérant à la fois.

Le chef du Wafd et son compagnon n'avaient guère prolongé leur voyage que le gouvernement s'est révélé incapable de supporter l'amour de la nation pour eux et son rassemblement autour d'eux — et les voilà renvoyés contre leur gré dans un train gardé par la police, ou par l'armée, ou par les deux ensemble, exactement comme lorsqu'ils tentaient de voyager dans la première année de ce cabinet.

La nation n'a pas aimé le chef du Wafd et son compagnon par fascination pour leurs personnes ou engouement pour eux — ils sont comme vous et comme moi. Mais la nation voit en eux son principe auquel elle a juré de parvenir, et son idéal suprême auquel elle a juré d'aboutir.

Venez donc, Votre Excellence — rassemblez autant de soldats de la police et de l'armée que vous le souhaitez ; renvoyez le chef du Wafd et son compagnon au Caire ; placez chacun d'eux dans sa maison ; fermez à clé les portes sur chacun d'eux ; érigez des barrières devant chacun d'eux ; faites de même avec les autres chefs de file — vous n'atteindrez jamais plus que ce que vous avez atteint. Et qu'avez-vous atteint ? Et où trouverez-vous la force de reprendre la lutte ? Est-ce un mouvement de désespoir ou un mouvement d'espoir ?

Combien les espoirs tourmentent les âmes, et combien les hommes sont incapables de saisir les leçons et les avertissements ! Et si c'est un mouvement de désespoir — le poète ancien avait raison quand il dit :

*Peut-être l'âme déteste-t-elle du destin / ce qui recèle un soulagement
comme le dénouement d'un lien.*

Quant à toi, ô pays aimé et fier — garde ton sourire doux-amer ; car rien n'est plus exaspérant pour les événements du sort, ni plus moqueur à l'égard des épreuves et des adversités.